

L'armée suisse se tourne vers la Russie

Patrick Vallélian

**Exclusif.**- Le lieutenant-colonel Flavien Schaller se forme dans la plus prestigieuse école militaire russe. Une première.

Il fut un temps, pas si lointain, que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître. Celui des grandes manœuvres de l'armée suisse où les méchants étaient toujours joués par des rouges. Entendez par là des communistes. Et que ces hordes soviétiques assoiffées de sang attaquaient à partir de l'Est, avant, bien entendu, d'être vaillamment repoussées par nos braves soldats aux bras nouveaux et à la tête solide.

Eh bien, les temps changent. Même dans l'armée du conseiller fédéral UDC Ueli Maurer qui a inscrit sa volonté d'en faire la meilleure du monde en respectant une neutralité absolue chère à son parti. Une neutralité qui passe désormais par une collaboration plus étroite avec les anciens ennemis de la guerre froide. Ainsi en avril 2011, à la suite de la visite du président Medvedev en 2010, le Conseil fédéral signait en quelques mois et discrètement un accord avec la Russie concernant la collaboration en matière d'instruction militaire.

Depuis, les deux armées n'en sont pas restées aux mots. Elles agissent. Une vingtaine de soldats russes viennent ainsi de passer trois semaines à Andermatt pour suivre l'instruction technique en montagne des troupes helvétiques. Ils ont droit à la visite du général Nikolay Yegorovich Makarov, le chef de l'état-major général russe.

De son côté, la Suisse a envoyé un officier à Moscou, plus précisément sur les bancs de la prestigieuse Académie d'état-major général des forces armées, comme l'a appris *L'Hebdo*. Et c'est un Valaisan, le lieutenant-colonel EMG Flavien Schaller, 39 ans, qui joue les pionniers de la nouvelle dynamique amicale dans les relations militaires helvético-russes. Cet officier, professionnel dès 1997, qui vit depuis septembre dernier à l'heure de la capitale russe, est en effet le premier Suisse de l'histoire à fréquenter cette école fondée en 1832 par... un Vaudois, le général Antoine-Henri de Jomini, qui avait servi Napoléon avant de rejoindre le camp russe.

«C'est la principale école supérieure du pays, un centre d'excellence dans les domaines de la défense et de la sécurité», explique Flavien Schaller. Une école qui accueille la crème de la crème de l'ex-Armée rouge sous la férule d'officiers qui ont combattu en Tchétchénie, en Géorgie ou, naguère, en Afghanistan et dont une des facultés est ouverte aux étrangers. «Il y a une cinquantaine d'auditeurs non russes, en provenance de la Communauté des Etats indépendants en majorité, mais aussi de Chine, de Corée du Sud, de Syrie, d'Algérie, du Mali, de Serbie ou de France.»

L'enseignement qui marque la dernière étape vers les étoiles de général pour la majorité des étudiants y est très strict. Entre les séminaires, les heures d'études obligatoires, les jeux stratégiques, les examens, le sport... l'année moscovite du Valaisan n'a rien d'un long fleuve tranquille. «De 9h à 18 h 30, c'est boulot six jours sur sept au début, puis cinq jours sur sept depuis Noël. C'est très intensif et tout se fait par écrit et à l'école. Nous avons l'interdiction d'emporter avec nous des documents. Même nos carnets de notes resteront à l'école après notre départ.»

Pour Flavien Schaller, son séjour moscovite est en tout cas «un extraordinaire apprentissage de la tradition, mais aussi de la culture et de la philosophie militaires russes que nous ne connaissons pas bien en Suisse. Je peux profiter ainsi du meilleur des deux mondes.» D'autant que Moscou doit comme la Suisse et la majorité des pays occidentaux, optimiser ses dépenses militaires et faire du pied aux Européens pour développer une politique de défense continentale commune, un projet qu'avait également caressé le général de Gaulle en son temps.

«Je me sens dans mon rôle de Suisse. Neutre. C'est d'ailleurs ce qu'attendent nos partenaires à Moscou, même s'ils sont souvent étonnés en apprenant que nous avons une armée de 200'00 hommes. Pour eux, notre pays est un paradis et un paradis n'a pas besoin de se défendre», sourit ce père de deux garçons divorcé. Quant à savoir s'il faut que la Suisse poursuive l'aventure en envoyant d'autres officiers à Moscou, Flavien Schaller n'hésite pas une seconde. «Bien sûr que nous devons continuer. C'est en nous confrontant intellectuellement et professionnellement aux autres que nous nous améliorons.» D'autant, d'ailleurs, que l'écolage à l'académie moscovite ne coûte rien à la Confédération qui envoie, bon an mal an, une vingtaine d'officiers se former dans des écoles étrangères. Jusque-là occidentales. Mais comme nous le disions en préambule: les temps changent.

*L'Hebdo*, 19 avril 2012